

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50
 { " " " six mois, 14 " "
 { " " " un an 25 " "

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gerant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE-BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE BULLIER et C^{ie} pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 7 Mars 1867.

BULLETIN.

Nous ne voudrions pas mériter le reproche de pessimisme; cependant, il est difficile de se dissimuler que de jour en jour la situation se tend davantage en Europe. Un journal anglais, le *Globe*, contient un article fort peu rassurant à ce sujet. Il avoue qu'il ne croit pas qu'on puisse ajourner longtemps la solution des difficultés pendantes en Orient et appelle l'attention sur « le toast aux insurgés de Candie, » porté par le grand-duc Nicolas de Russie.

« Ce qui rend ce témoignage de sympathie plus significatif, ajoute la feuille anglaise, c'est l'ordre expédié aux autorités militaires de Pologne, des provinces de la Baltique (et sans doute des autres parties de l'Empire) de rappeler, avant le 1^{er} avril, sous les drapeaux tous les soldats en congé. Ce n'est là sans doute qu'une mesure de précaution, mais on n'en prend de telle que dans des conjectures très-graves.

« Une grande guerre est imminente, » continue le même journal. ce n'est qu'une question de temps. On se demande s'il sera au pouvoir des souverains ou des cabinets d'ajourner l'heure du conflit.

Et ce n'est point en Orient seulement que les nuages s'amoncèlent. Un discours prononcé par M. de Bismark au moment où il présentait au Parlement le projet de constitution libérale, ne laisse aucun doute sur les intentions agressives du gouvernement prussien. « Toutes les circonstances, a-t-il dit, nous invitent à hâter nos travaux. Le règlement, par traités, des rapports avec l'Allemagne du Sud, telle que chacun de nous les entretient avec plus ou moins de précision, sera beaucoup avancé, à mon avis, par des résolutions promptes et décidées dans l'Allemagne du Nord. La confiance des États du Sud dans l'Union avec leurs concitoyens du Nord se formera d'autant plus vite qu'ils verront que nous suivons avec plus de décision la marche propre à nous amener vers le but. »

Développant alors avec netteté sa pen-

sée d'unification de toute l'Allemagne, M. de Bismark a invoqué l'histoire pour justifier les tendances bien connues de sa politique, tendances dont, on n'en saurait douter, dit la *Correspondance Havas*, il est déterminé à poursuivre la réalisation. Son appel à l'unité est conçu en ces termes :

« Il y a certainement, messieurs, quelque chose dans notre caractère national qui répugne à l'union de l'Allemagne. Autrement, nous n'aurions pas perdu l'unité ou nous l'aurions recouvrée. Si nous jetons nos regards en arrière vers les temps de la grandeur de l'Allemagne, vers l'époque des Empereurs germaniques, nous trouvons qu'il n'y avait pas alors de peuple en Europe qui offrit autant que l'Allemagne la probabilité d'acquiescer à une puissante unité nationale. Si nous prenons l'Europe du moyen-âge, depuis l'Empire russe des Rurik, jusqu'aux territoires visigoths et arabes de l'Espagne, vous verrez que c'était l'Allemagne qui avait le plus de chances de rester un seul Empire.

« Quelle est la raison qui nous a fait perdre l'unité et qui nous a empêchés jusqu'ici de la reconquérir? »

« Si l'on veut que je la dise d'un mot, c'est à ce qu'il me parait, un certain excès d'indépendance virile qui en Allemagne pousse l'individu, la commune, la race, à se fier plus à ses propres forces qu'à celles de la communauté. C'est le manque de cette faculté de l'individu et de la race de se prêter aux besoins de la communauté, de cette faculté qui a mis les peuples voisins en état de s'assurer plus tôt les bienfaits auxquels nous aspirons. »

Le premier ministre prussien a terminé en rappelant les tentatives d'unification avortées à Francfort et à Erfurth, lesquelles furent suivies de la catastrophe de Sadowa. « Cette catastrophe, d'après lui, pourrait se renouveler si l'on ne se hâtait de tirer la situation toutes ces conséquences. Le peuple allemand a donc le droit d'attendre de ses députés le dévouement qui doit assurer enfin ses destinées. »

« Pour qui sait comprendre à demi-

mot, dit encore la *Correspondance Havas*, rien n'est plus clair que le programme de la cour de Berlin. L'Europe doit l'étudier tel qu'il est, sans se laisser berceur par de trompeuses équivoques. »

A propos de la question qui nous occupe, disons que le mariage du comte de Flandres et de la princesse de Hohenzollern n'est pas vu sans inquiétude. On se demande, si dans le fond de cette corbeille de noces ne se cachait point un germe de guerre. Il est notoire en effet que si le premier prétendant à la main de la princesse a échoué, c'est que la reine d'Angleterre a soutenu la demande du fiancé d'aujourd'hui. Dieu veuille que la Belgique ne devienne pas, par ce mariage, le trait d'union indispensable d'une alliance anglo-prussienne.

Le férianisme est comprimé, sans être éteint encore. Une dépêche de Dublin fait connaître que le général Massey, de l'armée des Etats-Unis, commandant en chef de la république irlandaise au lieu et place de Stephens, a été arrêté à Limerick. On a saisi une quantité considérable de fusils. Un certain Jackson, qui devait marcher à la tête de l'armée férianne, a été également arrêté. Les fils télégraphiques ont été coupés dans plusieurs districts du Sud. Des bandes insurgées parcourent les environs de Dublin.

Des lettres de Vienne annoncent le rétablissement complet de la santé de l'Impératrice Charlotte. Elle a repris sa correspondance régulière avec les membres de sa famille.

J. REBOUX.

REVUE DES JOURNAUX.

La France, s'occupant du projet de loi sur le droit de réunion s'exprime ainsi.

« On peut regretter sans doute que nous ne puissions pas jouir encore de cette liberté pacifique qui permet chez les peuples voisins, en Angleterre, en Belgique, même en Prusse, ces grand meetings populaires où l'opinion s'éclaire et se formule. Mais, notre caractère national est ainsi fait qu'il tombe rapidement dans l'excès et dans l'abus. Les réunions publi-

ques se transforment aussitôt en clubs et les passions des partis y remplacent les calmes délibérations des intérêts matériels et moraux. Nous ne voulons pas des clubs; il faut donc attendre du progrès des mœurs publiques la complète consécration du principe posé aujourd'hui dans la nouvelle loi.

« Cette loi peut dès lors être considérée comme une loi de transition; les restrictions qu'elle contiendra sont destinées à disparaître successivement avec les causes qui les justifient aujourd'hui. Le droit de réunion est, parmi les grandes nations modernes, un puissant instrument d'éducation politique, économique et morale; il est à désirer qu'il puisse s'acclimater chez nous, dépouillé des inconvénients qui en ont fait jusqu'à ce jour un sujet d'effroi pour tous les gouvernements.

« Les exceptions par lesquelles la loi nouvelle restreint, dit-on, le droit de réunion, se rapportent principalement aux questions politiques, économiques et religieuses.

« Cela se comprend pour les questions politiques; mais les exceptions qui interdiraient l'économie politique et les questions religieuses seraient plus difficiles à justifier.

« S'il est, en effet, une science qu'il importe de populariser, c'est la science économique qui détruit les erreurs et les préjugés populaires sur les lois fondamentales de la richesse, de la circulation, de la production et de la consommation. Si quelque chose peut lutter efficacement contre le mouvement socialiste, c'est la connaissance et la vulgarisation des vérités que l'économie politique proclame.

« Quant à la religion, est-ce que la vérité qui vient de Dieu a quelque chose à redouter des discussions humaines? Est-ce que la foi qui s'appuie sur la révélation divine peut s'alarmer des investigations de l'intelligence? Non? elle puise une force nouvelle dans la conscience éclairée. »

« Mais c'est le malheur de nos époques troublées que les luttes des partis ont fait leur arène et leur champ de bataille des questions économiques et religieuses. Protectionnistes et libre-échangistes, cléricaux et révolutionnaires, croyants et incroyants, sont devenus deux armées qui combattent et qui agitent les esprits au lieu de les éclairer. Cette situation fâcheuse a naturellement influé sur les restrictions qui frappent le droit de réunion; mais il faut espérer qu'elle sera passagère et que, dans la société pacifiée, cesseront enfin les émotions et les dangers contre lesquels le législateur croit nécessaire de s'armer aujourd'hui. »

L'Avenir national s'inquiète de l'attitude de la Russie :

« La Russie, dit-il, vient de faire sa rentrée dans les affaires européennes. On peut dire qu'elle l'a faite aussi bruyante que possible. Il faut que cette puissance soit bien remise de sa défaite en Crimée et qu'elle se sente bien forte pour parler le langage hardi et provoquant qu'elle parle aujourd'hui. La Russie n'y va pas de main morte : du même coup elle traite la Turquie en termes qui équivalent à la plus insolente des déclarations de guerre, elle menace hautement l'Autriche, et comme M. de Bismark, elle fait très-positivement la mine de ne pas se soucier du reste.

« Pour faire connaître ses surprenants projets, la Russie a même employé un luxe de publicité tellement inusité qu'il ressemble à une provocation. Ce qu'elle a dit ou seulement indiqué par ses dépêches diplomatiques, elle le répète et le précise avec fracas à plusieurs reprises dans le journal officiel et dans les journaux officieux de Saint-Petersbourg. »

On écrit de Vienne au *Monde*, à la date du 27 février.

« En dehors des affaires publiques, le bon viennois ne s'occupe plus à cette heure que du carnaval et de la grande Exposition de Paris. Le carnaval de cette année est triste comme un deuil, les duels et les suicides sont presque aussi nombreux que les bals. Quant à l'Exposition, on attend avec une vive impatience l'heure de son ouverture pour se précipiter en trains de plaisir vers la grande cité française. Déjà les préparatifs de départ s'organisent, on se fait dans bien des familles, une joie d'aller admirer toutes les productions de l'esprit humain. C'était pour les effrayer, sans doute, que l'on s'est amusé pendant quelques jours à faire courir des bruits inquiétants. « Si l'Exposition allait être renvoyée à l'année prochaine! disent les plus impatientes, Vienne ne s'en consolera jamais. — Si M. de Bismark entrait à Paris avec toutes les « trompettes guerrières au moment de l'Exposition, que deviendrions-nous? » Mais tout cela n'a servi qu'à exciter de plus en plus la curiosité, et il est certain que pour le bon viennois, si simple et si honnête, lorsqu'il n'est pas juif, le Champ-de-Mars de Paris est actuellement l'une des sept merveilles du monde. »

J. REBOUX.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 8 MARS 1867.

— 5 —

LES

TROIS SAURAIN

— V —

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 6 mars).

Tout beau, mon frère, à quarante-trois ans on n'est point un vieillard; si je n'ai plus de cheveux, je porte une perruque qui me va fort bien et qui possède le don de me rajeunir. Mes dents sont tombées, dites-vous; eh bien, je ferai un voyage à la capitale, et, pour une centaine de francs, je reviens avec les mâchoires bien garnies. Je prends du ventre, c'est vrai; hélas! je ne puis le nier; mais vous m'avez dit qu'en marchant beaucoup je le ferais diminuer, je marcherai beaucoup. Quant à notre vie, si bien arrangée, apprenez, mon frère, que depuis quelque temps je la trouve monotone; elle m'ennuie. Je ne serais pas fâché qu'une étrangère, comme vous dites, vint un peu l'égayer. Vous la trouverez jeune, cette étrangère. Ah! ah! ah! fit-il en riant, mais c'est un défaut que je vois adorable, moi.

Je ne vous dirai pas que je suis amou-

reux de Mlle Journeux, je n'en sais rien; mais, je suis forcé d'avouer que ses grâces, sa beauté, ont réveillé ou fait naître en moi quelque chose de vif et d'ardent comme une flamme. Et puis, je sais une chose que vous ignorez, vous : c'est que M. Journeux n'a pas moins de six cent mille francs de fortune. Ouvrez les oreilles, mon frère, écarquillez les yeux, ah! ah! ah! vous ne savez plus que dire, je jure de votre surprise. Allons, grave docteur, ris avec moi, tu danseras à ma noce. »

Et le notaire se prit à rire aux éclats en pressant son gros ventre sous ses mains jointes.

Le lendemain, les frères Saurain s'abandonnèrent le sourire aux lèvres. Ils descendirent au jardin et se promenèrent en causant autour des plates-bandes fleuries.

Tout-à-coup, le médecin s'arrêta, et, posant la main sur le bras de son frère :

« Devine ma pensée, lui dit-il. — Tu sais bien que je ne suis pas sorcier. »

« Je me disais, reprit le docteur en plongeant son regard dans les yeux de son frère, que sous cet immense berceau de chèvre-feuilles et de clématites, on pourrait placer une table de vingt à trente couverts. »

« Eh bien? — Pourquoi ne donnerions nous pas ici, sous ce berceau, un grand dîner dont on puisse parler longtemps; c'est un moyen infaillible d'attirer l'attention sur nous. D'ailleurs nous sommes assez riches pour nous permettre cette fantaisie. Nous inviterions les notables de la ville et quelques-uns de nos meilleurs clients. Nous pourrions encore faire suivre le dîner d'un grand bal où nous appellerions l'élite de

la société langroise. On danserait, là, sur la pelouse, à la clarté d'une guirlande de lanternes vénitienes. Hein, que dis-tu de mon idée? »

« C'est une folie qui nous coûterait cher, répondit le notaire tout en réfléchissant. »

« C'est vrai, mais cette folie peut bien se faire une fois dans la vie. »

« Mon frère, pensa le notaire, m'effleur la belle occasion de charmer, d'éblouir Mlle Journeux. Les jeunes filles, dit-on, adorent la danse. Soit, continua-t-il en s'adressant au docteur, nous dînerons, nous danserons puisque tu le désires. »

Le médecin se frotta les mains de plaisir.

« Maintenant, il faut fixer le jour, dit-il. »

« Voyons, c'est aujourd'hui samedi; eh bien, d'aujourd'hui en huit. »

« C'est entendu, fit le médecin. »

Et il ajouta mentalement :

« Ce jour là, après le dîner, je demanderai à M. de Journeux la main de sa fille. »

Il passa son bras sous celui de son frère en lui disant : Allons faire la liste de nos invités.

VI.

Un jour, le bruit se répandit par toute la ville que les Saurain allaient donner une grande soirée dansante. Ce fut une émotion et un étonnement général. On se montrait les lettres d'invitation, des lettres fort jolies, imprimées en caractères neufs sur papier rose glacé. Quelques personnes donnaient déjà un aperçu du programme de la fête; c'était d'un merveilleux qui rappe-

lait les fêtes de *Mille et une Nuits*. Et chacun de se demander : Qu'est-il donc arrivé aux frères Saurain? Dans quel but donnent-ils cette soirée? Comment se sont-ils décidés à faire une dépense aussi considérable? Mais les deux frères avaient su garder leur secret, on eût beau faire des suppositions, commenter, on ne put rien savoir.

Le premier mouvement de surprise passé, les dames songèrent à préparer leur toilette. Ce n'était pas là une affaire de peu d'importance. La femme du maire ne pouvait pas s'habiller moins élégamment que Mme la sous-préfète, la femme d'un négociant moins richement que Mme la sous-préfète et Mme la maîtresse. Et puis un bal de nuit, au milieu de l'été, dans un jardin, est chose très-rare pour une petite ville; il fallait donc absolument une robe, des parures de circonstance. Les marchands de nouveautés avouèrent plus tard que, pendant quatre jours, ils avaient fait des recettes inouïes. Les lingères, les fleuristes, les couturières étaient sur les dents; ce qui n'empêcha pas les principales maisons de Paris d'expédier à Langres, une certaine quantité de caisses pleines de marchandises.

Enfin, le grand jour arriva. Le roi des cuisiniers de la ville avec un sous-chef et une demi-douzaine de marmittons étaient, depuis l'avant-veille, dans la cuisine et l'office d'où ils avaient évincé la grande Charlotte.

A cinq heures trois quarts, les premiers invités, ceux du dîner, commencèrent à arriver. Ils étaient reçus par les deux frères avec force salutations obséquieuses et alignements d'yeux; il est vrai que ces salutations s'adressaient aux personnages

les plus importants de la ville. C'étaient d'abord M. le sous-préfet, sa femme, le maire, madame son épouse et leurs enfants, deux jeunes filles gracieuses et leur frère, un beau jeune homme, bachelier, et de plus très-instruit; puis le commandant de la place, le proviseur du collège, deux colonels, un conseiller général, les receveurs des contributions indirectes et directes, un chanoine du chapitre de Saint-Mammès, le directeur du musée, deux notables commerçants, et enfin M. Journeux et sa fille, en l'honneur de qui la fête était donnée.

A six heures un quart on se mit à table. Quatre grands gaillards, une serviette sous le bras et portant des plats énormes arrivèrent pour servir. Les mets furent nombreux, et, nous devons le dire à la louange des Saurain, exquis. Quant aux vins, ils étaient, eux aussi, de premier choix : Malvoisie supérieur au premier service, Beaune ensuite, lequel ne fut pas épargné; un Saint-Emilion de douze ans fit les frais du dernier service, puis vinrent le Rancio, le Xérès, le Chypre et enfin le Sillery, une des grandes gloires champenoises.

A la fin du dîner, les figures des convives étaient d'un rouge écarlate. — Il est bien entendu que nous ne parlons pas des dames qui savent toujours mieux se modérer que les hommes. Sans s'en douter, les deux Saurain tuyaient tout le monde et disaient des choses vraiment désopilantes, quoique n'ayant rien qui puisse blesser l'oreille la plus délicate.

A neuf heures, on vit des ombres se glisser dans le jardin parmi les arbres, et bientôt des lumières rouges, bleues, blanches, vertes, jaunes, apparurent et brillèrent au milieu du feuillage, suspendues